

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Gilles Dostaler, *Keynes et ses combats*, Albin Michel, Paris, 2005, 535 p.

par Marianne Rubinstein

L'Actualité économique, vol. 83, n° 2, 2007, p. 285-289.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/017520ar>

DOI: 10.7202/017520ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Compte rendu

Gilles DOSTALER

Keynes et ses combats

Albin Michel, Paris, 2005, 535 p.

Dans ce livre, « Il sera question de combats et de champs de bataille », prévient d'emblée Dostaler (p. 13). Le lecteur n'est donc pas invité à lire une énième biographie de Keynes¹. Non, l'ouvrage présenté ici a une portée différente : « Nous pensons que l'influence de Keynes est liée non seulement à ses idées économiques mais aussi à une vision politique et à une conception philosophique qui, bien sûr, ne lui sont pas propres, mais qu'il a su incarner dans le cadre d'une activité incessante de diffuseur d'idées, de conseiller, autant que de théoricien » (*Ibid.* p. 18). Keynes lui-même ne se définissait pas comme économiste, mais comme « publiciste », agitateur et diffuseur d'idées, qui ne reculait pas sur les moyens pour faire entendre les siennes. C'est donc à l'interdépendance de ses idées et de ses actions dans différents domaines que cet ouvrage est consacré, pour y déceler les points d'appui, les convergences, la cohérence d'ensemble. À cette fin, il est découpé en « quatre axes de la pensée et de l'action de Keynes » (*Ibid.* p. 16) : la philosophie (chapitres 1 et 2), le politique (chapitres 3 et 4), l'économie (chapitres 5, 6 et 7) et enfin l'art (chapitre 8). Ces huit chapitres sont entrecoupés de deux intermèdes : le premier sur Bloomsbury et la société des Apôtres (après le chapitre 1) et le second sur l'histoire politique de l'Angleterre du temps de Keynes (après le chapitre 3).

Dans le premier chapitre, Dostaler revient sur « la morale, aux sources de la vision de Keynes ». Keynes, comme ses amis de Bloomsbury et de la Société des Apôtres (ce sont en partie les mêmes), rejette le puritanisme victorien et en premier lieu sa morale sexuelle. La parution en 1903 de *Principia Ethica* de G.E. Moore exerce sur eux une influence déterminante sur laquelle Keynes reviendra en détail dans *My Early Beliefs* (1938). Keynes reprend à son compte la notion de « bien » de *Principia Ethica*, défini comme les états d'esprit associés aux plaisirs des rela-

1. Dostaler (2002) avait d'ailleurs rendu compte de l'intense activité biographique autour de Keynes (Harrod, 1951; Skidelsky, 1983, 1992, 2000; Hession, 1984; Moggridge, 1992; Felix, 1999), en se centrant sur le travail colossal de Skidelsky. Keynes inspire aussi les romanciers comme en témoigne, dans la période récente, la parution de *Waltenberg* (2005) d'Hedi Kaddour, où Keynes apparaît sous les traits de John Maynes, et, en septembre 2007, du *Journal de Yaël Koppman*, de l'auteur de ces lignes.

tions amoureuses et amicales d'une part, à ceux de la contemplation esthétique d'autre part. Par rapport aux préceptes de la morale victorienne, il s'agit d'une véritable révolution à laquelle Keynes restera fidèle sa vie durant : en dépit d'une activité intense, il gardera toujours une grande disponibilité pour ses amis et pour la promotion de l'art dans la cité (sur ce dernier point, *cf.* chapitre 8). En revanche, Keynes néglige la dimension morale de l'ouvrage de Moore selon laquelle, compte tenu de notre ignorance du futur – en particulier des conséquences de nos actes –, on doit s'en remettre aux traditions, aux règles de bonne conduite, donc à la morale dominante pour guider notre action. Une telle négligence n'est pas fortuite, comme on le comprend à la lecture du chapitre 2 sur « la connaissance ». En se penchant sur les probabilités, Keynes tente en effet d'édifier une théorie de l'action en situation d'incertitude qui irriguera profondément sa conception de l'économie. Le *Treatise on Probability* (1921) apparaît alors comme l'un des maillons d'une préoccupation récurrente chez Keynes depuis ses études à Eton : l'importance du temps et de l'incertitude dans les actions humaines. Entre sa critique d'une conception fréquentielle des probabilités fondée sur la loi des grands nombres dans le *Treatise* et sa vision de l'économie, il y a là une continuité que met en évidence Dostaler. Il en ressort une conception de l'économie comme « une science morale » qui « traite d'introspection et de valeurs [mais aussi] des motivations, des anticipations, des incertitudes psychologiques » (lettre à Harrod du 4 juillet 1938, citée par Dostaler, p. 137). Certes, le modèle reste l'outil de base (« l'économie est une science qui pense en termes de modèles », précise-t-il dans la même lettre) mais il faut l'édifier à partir de « l'observation vigilante du fonctionnement réel du système » en ayant recours, davantage qu'à la formalisation mathématique et aux outils statistiques, à l'intuition, l'imagination et le bon sens du chercheur.

Intercalé entre ces deux premiers chapitres, l'intermède sur « Bloomsbury et les Apôtres » brosse un rapide tableau du milieu dans lequel vivait Keynes à partir de ses années d'étudiant à Cambridge. L'ambition de Dostaler n'est manifestement pas de restituer les rapports complexes entre les *Bloomsberries*. Par exemple, il évoque à peine la relation amoureuse que Keynes eut avec Duncan Grant, l'un des deux grands amours de sa vie avec Lydia Lopokova si l'on en croit son biographe Skidelsky. Ce qu'il met en évidence, ce sont les rapports intimes de Keynes avec l'élite artistique et intellectuelle de son temps, en particulier Virginia Woolf et Lytton Strachey pour la littérature, Roger Fry, Duncan Grant et Vanessa Bell pour la peinture. Via Bloomsbury, il suit aussi les avancées des travaux de Freud, dont James Strachey (le frère de Lytton) est l'éditeur en anglais, à la Hogarth Press de Leonard et Virginia Woolf.

Le deuxième axe de l'ouvrage porte sur la dimension politique de l'activité de Keynes. Keynes s'y intéresse dès ses études à Eton. De nouveau, l'incertitude y tient un rôle de premier plan. Rien n'est écrit à l'avance, il n'y a pas de déterminisme en la matière et les caractéristiques des gouvernants jouent, dans les affaires de la cité, un rôle de premier plan. Sans doute faut-il y voir un des ressorts de l'énergie qu'il mettra, après la Première puis la Seconde Guerre mondiale (avec un

succès plus que mitigé dans les deux cas), à édifier les règles du monde à venir. Ni communiste, ni conservateur, ni libéral (au sens d'aujourd'hui), ni travailliste, Keynes apparaît sur l'échiquier politique de la Grande-Bretagne comme un « nouveau libéral » (selon la terminologie de l'époque), favorable à une intervention bien conçue des pouvoirs publics.

C'est avec *Les conséquences économiques de la paix* (1919) que Keynes deviendra célèbre dans le monde entier. L'ouvrage contribuera aussi à le réconcilier avec ses amis de Bloomsbury qui n'avaient pas apprécié, durant la guerre, son attitude qu'ils trouvaient ambiguë et arrogante. Dès août 1914, Keynes commence à travailler pour le Trésor. Il y occupe un rôle de premier plan durant toute la guerre : « j'étais au Trésor durant la guerre et tout l'argent que nous avons soit prêté, soit emprunté passait par moi » (Keynes, cité par Dostaler, p. 240-241). En 1919, il fait partie de la délégation britannique à la conférence de Paris. Ulcéré par le montant des réparations allemandes exigées par les alliés, il part en claquant la porte. Dostaler insiste sur la continuité de pensée chez Keynes entre ses premiers écrits sur des sujets historiques et *Les conséquences économiques de la paix*, lorsqu'il montre le rôle de premier plan qu'occupe la psychologie des principaux protagonistes dans le règlement des affaires de tous; continuité aussi avec ses publications à venir, car Keynes souligne déjà les effets pervers de la cure d'austérité pour sortir de la crise.

Noblesse oblige, Dostaler consacre trois chapitres aux contributions de Keynes en économie. Le chapitre 5 rend compte des rapports personnels de Keynes avec l'argent, avant d'évoquer sa conception théorique de la monnaie. L'attitude de Keynes à l'égard de ses finances n'est pas anecdotique. Très critique à l'égard de « l'amour de l'argent comme objet de possession », Keynes commence à spéculer dès 1905, alors qu'il n'a que 22 ans, grâce à un « fonds spécial » qui lui a été transmis à sa majorité par son père. Sa vie durant, il achètera des actions, des devises, des matières premières, *etc.* En général, ses placements sont plutôt judicieux, mais il subit aussi de lourdes pertes. Au total, la gestion de ses affaires (édition de ses propres ouvrages inclus) lui permettra de ne pas dépendre d'un travail salarié pour bien vivre, aider ses amis, encourager les arts et se livrer à des actions conformes à sa vision du bien public. Elle lui donnera, en outre, une expérience concrète de l'activité spéculative, dont on connaît le rôle dans sa théorie de la monnaie. Celle-ci se sépare de celle des classiques par la prise en compte du temps et de l'incertitude. La préférence pour la liquidité est liée à l'insécurité des individus face à l'avenir. On le sait, l'introduction de ce concept, dès le *Treatise on Money* (1930) a une importance primordiale dans l'échafaudage keynésien : elle permet de reconsidérer le rôle du taux d'intérêt qui n'est plus la récompense de l'abstinence, mais de la renonciation à la liquidité.

Le chapitre 6, consacré à l'emploi, est centré sur la *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* (1936). Peu d'ouvrages ont suscité autant de commentaires. Le premier intérêt de la présentation de Dostaler est de restituer la pensée de Keynes dans son contexte historique. En 1921, le taux de chômage dépasse 20 %. Keynes est en désaccord avec les recettes classiques de lutte contre

le chômage, mais n'a pas de théorie complète pour rationaliser les mesures qu'il propose. « Plutôt que de voir les politiques keynésiennes de lutte contre le chômage comme des applications de la théorie de la demande effective, il faut considérer cette théorie comme une tentative pour fonder ces politiques », suggère Dostaler (p. 334-335). Ainsi, l'intuition du multiplicateur des dépenses publiques naît dès 1924, mais ne sera introduite explicitement qu'en 1933, après la publication de l'article « The Relation of Home Investment to Employment » de Richard Kahn en 1931. Le deuxième intérêt de la présentation de Dostaler est de retracer les fluctuations de la pensée de Keynes, plutôt que d'en faire une présentation statique, dans une forme achevée. La notion de propension à consommer apparaît comme la première brique conceptuelle de l'édifice. Viennent ensuite la préférence pour la liquidité et enfin l'efficacité marginale du capital qui relie « les choses les unes avec les autres », comme s'en explique Keynes dans une lettre à Harrod (30 août 1936, citée par Dostaler, p. 350). Dès 1935, Keynes est convaincu d'écrire un ouvrage qui révolutionnera l'économie. Ses amis s'en moquent, comme en témoigne le journal de Virginia Woolf. Sur ce point pourtant, il ne se trompera pas.

Enfin, le chapitre 7 est consacré à la contribution de Keynes aux questions économiques internationales. Keynes s'illustre dans deux combats : dans les années vingt, il s'oppose au retour du système de l'étalon-or, dont le coût en chômage serait prohibitif. Il ne sera pas entendu. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, il devient un acteur essentiel de l'édification du système monétaire international à venir. Déjà affaibli par la maladie, il fait preuve d'une infatigable énergie pour faire valoir sa conception, qui abandonnerait l'or sans concéder la suprématie aux Etats-Unis (d'où l'idée du bancor comme monnaie internationale). L'accord final sera plus proche des propositions américaines contenues dans le plan White que du plan Keynes. Keynes en ressort amer, et épuisé. Il meurt en 1946, à l'âge de 62 ans. « Il est probable que les très grands efforts déployés pendant la guerre ont contribué à abrégé son existence », glisse au passage Dostaler (p. 401).

Le dernier axe de l'ouvrage (chapitre 8) porte sur l'action de Keynes dans le domaine artistique. Dans la hiérarchie des activités humaines, Keynes mettait l'artiste au plus haut. Venaient ensuite l'homme de science, puis l'homme d'affaires. L'art occupera une grande place dans la vie de Keynes. Ami de nombreux artistes de premier plan, il est aussi collectionneur de tableaux et de livres anciens. Il joue enfin un rôle actif dans le financement des activités artistiques. Dans cette dernière activité, on retrouve à l'œuvre les incroyables qualités de Keynes pour organiser les affaires dans le souci de l'intérêt commun. En juillet 1925, la London Artists' Association est créée à son initiative, dont l'objectif est de soutenir les peintres prometteurs et d'éduquer un public « très ignorant et hésitant dans l'ensemble » (Keynes, 1930, cité par Dostaler, p. 433). Après sa rencontre avec Lydia Lopokova (qu'il épousera en 1925), il joue aussi un rôle actif dans les arts de la scène. Il contribue à préserver l'héritage des Ballets russes, en participant à la fondation de la Camargo Society. Il est le principal artisan de la création du Arts Theatre de Cambridge, dont il supervise tous les aspects (construction, program-

mation, billetterie, restauration, *etc.*). Enfin, il joue un rôle de premier plan dans le développement de la vie artistique en Grande-Bretagne, en présidant à partir de 1942 le Comité pour l'encouragement de la musique et des arts (CEMA) et en le transformant en Conseil des Arts de Grande-Bretagne en 1945.

« Ce qui nous reste de Keynes, c'est une vision d'ensemble de la société, de son articulation avec l'économie, la politique, la morale, la connaissance et l'art, vision que nous avons tenté de restituer et dont nous avons encore beaucoup à apprendre. Le diagnostic qu'il a posé dans la première moitié du XX^e siècle est toujours d'actualité. Il est même plus pertinent que jamais, puisque plusieurs des maux qu'il a identifiés se sont plutôt aggravés. » conclut Dostaler (p. 456). Ce livre, très bien écrit, restitue avec rigueur la richesse de cette vision d'ensemble, l'extraordinaire puissance d'une pensée cohérente, fluide, rapide, inventive et toujours tournée vers l'action, qui (en partie pour cette dernière raison) ne craint pas de se contredire si nécessaire. Dostaler ne dissimule pas non plus les erreurs d'appréciation de Keynes, souvent dues à son arrogance ou à un excès d'optimisme. Cela fait de *Keynes et ses combats* un ouvrage à la fois savant et passionnant, qui ne se substitue pas aux biographies existantes, mais leur est complémentaire.

Marianne RUBINSTEIN

Maître de conférences en économie
Université Paris 7

BIBLIOGRAPHIE

- DOSTALER, G. (2002), « Un homme multi-dimensionnel. Keynes raconté par Skidelsky », *Critique internationale*, 17(octobre) : 63-74.
- FELIX, D. (1999), *Keynes: A Critical Life*, Greenwich Press, Westport.
- HARROD, R. F. (1951), *The Life of John Maynard Keynes*, Macmillan, Londres.
- HESSION, C. H. (1984), *John Maynard Keynes: A Personal Biography of the Man who Revolutionized Capitalism and the Way we Live*, Macmillan, New York.
- KADDOUR, H. (2005), *Waltenberg*, Gallimard, Paris.
- MOGGRIDGE, D. (1992), *Maynard Keynes: An Economist's Biography*, Routledge, Londres.
- RUBINSTEIN, M. (2007), *Le journal de Yaël Koppman*, Sabine Wespieser Éditeur, Paris.
- SKIDELSKY, R. (1983), *John Maynard Keynes. Hopes Betrayed: 1883-1920*, Macmillan, Londres.
- SKIDELSKY, R. (1992), *John Maynard Keynes. The Economist as Saviour: 1921-1937*, Macmillan, Londres.
- SKIDELSKY, R. (2000), *John Maynard Keynes. Fighting for Britain: 1937-1946*, Macmillan, Londres.